

PROLOGUE

C'est sur un monde dont j'ignore le nom, au flanc d'une grande montagne, que s'est posée la *Javeline*. Des rocs noirs arrondis, trop lourds pour qu'un homme puisse les déplacer, l'entourent de toutes parts. J'ai colmaté les fentes de son enveloppe métallique avec de la boue et de la glaise, mais elle n'a plus de porte. L'intérieur n'est pas trop endommagé... la chambre des machines et les ailerons de queue sont totalement démolis, mais les quartiers d'habitation restent en bon état. N'eût été le fait qu'elle gît sur le flanc, alors qu'elle a été construite pour reposer sur la queue, ce serait encore confortable. Mais qui a jamais réussi à dormir dans une couchette à la verticale ?

Une croix s'érige au-dessus du sol à trente ou quarante mètres de la nef. La tombe de Laphorn. Pas très profonde, cette fosse, car il n'y a guère de terre entre les faces de la roche implacable. La croix est souvent à terre, comme si le vent avait la faculté

de la retrouver et de l'arracher du sol. Laphorn n'est guère le bienvenu ici ; pas plus que moi. Le vent me le répète sans cesse.

À ma droite et à ma gauche, vers le bas de la montagne, la vue est coupée d'autres gigantesques pentes de roche noire et inerte ; mais, devant l'endroit où je me repose, un col descend jusqu'à la plaine et, plus loin, traverse le désert de cendres. À l'horizon, par-delà l'immensité des sables, d'autres montagnes dressent des murailles qui revêtent successivement toutes les teintes, du rouge au violet, tandis que le soleil, entre l'aube et le crépuscule, parcourt le ciel gris. Des nuages bruns parcourent la face morne du ciel, lavant de leurs larmes embrumées les versants sombres de la montagne. Les buissons clairsemés, le sable mouvant, les crêtes grises sont voilés d'une poussière qui flotte en permanence et change elle aussi de couleur au fur et à mesure que le jour s'avance.

Ma barbe est longue. Je ne coupe jamais de mes cheveux que les mèches qui menacent de me tomber dans les yeux et de me masquer la vue. Je n'ai pas à me vanter de ma propreté. Vivant dans la misère et le regret, je ne m'efforce nullement d'affirmer mon appartenance à la race humaine. Je suis un envahisseur, une bête féroce. Inutile de me rappeler que j'appartiens à un autre monde. Ma présence n'est nullement souhaitée ici.

Un jour de plus s'achève, et le désert est d'un gris monotone et froid qui tourne au bleu. Oh, je n'ai pas toujours été aussi désespéré ! Je descendais tous les soirs dans la plaine pour rapporter l'eau des petites mares continuellement entretenues par la pluie qui coule des pentes. Je la rapportais pour me laver aussi bien que pour boire. Mais j'ai fini par m'apercevoir que je pouvais transporter assez d'eau pour trois jours si je ne prenais pas la peine de me laver ; alors, depuis longtemps, je suis devenu paresseux. Je passais autrefois mes jours à améliorer ma demeure de fortune, à tâcher de tirer ma pauvre vie de sa médiocrité. J'organisais des expéditions dans tous les azimuts et en envisageais de plus lointaines. J'ai même escaladé la montagne pour parcourir du regard ce monde devenu mon héritage du fait que j'y suis tombé. Mais ce que j'ai découvert du sommet, dans la plaine ou sur les autres pentes, n'a jamais compensé la peine que j'avais prise pour grimper, et la fatigue mentale n'a pas tardé à noyer mes efforts dans le sentiment de leur inutilité.

Le présent ne me préoccupe jamais. Tous les jours sont identiques et il ne sert de rien de les compter, pas plus qu'il n'y a d'intérêt à les distinguer d'une façon ou d'une autre. Quand mon esprit vagabonde, ce n'est jamais dans hier ou demain, mais dans le passé lointain... avant que la *Javeline* ait décollé de quelque monde frontalier sans importance pour ce

voyage qui devait lui apporter la mort, ainsi qu'à Laphorn, et à moi le désespoir. Je me souviens d'autres mondes, d'autres temps, d'autres vaisseaux.

J'ai vécu en un temps sur la face sombre d'un monde qui tournait à faible distance autour d'un soleil géant et bleu. Les vaisseaux devaient se faufiler par des orifices dissimulés dans des cavernes profondes, totalement blindées pour être défendues contre le terrifiant torrent de radiations. Il n'y avait dans tout le système aucun autre lieu habitable que le labyrinthe profond et complexe du monde intérieur. Les gens vivaient dans des villes construites au cœur des galeries de la planète, loin de la lumière mortelle et des ténèbres glaciales. L'air était toujours chaud et chargé d'odeurs... une puanteur générale de sueur et de décomposition à son début, et un parfum pesant qui visait à la masquer, à la déguiser, puisqu'on ne pouvait la supprimer. La chose la plus appréciée sur cette planète était la lumière... la lumière douce, la lumière chaleureuse, la lumière apaisante. Tous les mondes désirent avant tout ce qui leur fait défaut. Avec une face éclairée brûlante comme l'enfer et une face sombre qui ne voyait jamais une seule étoile, cette planète engendrait des êtres qui connaissaient la vraie beauté et la présence sensible de la lumière, capables d'en savourer la texture et de comprendre les qualités cachées de sa nature. Laphorn et moi passions notre temps en allées et venues à bord de

notre nef – c'était alors notre vieille *Mangeuse-de-Feu* – à la recherche de luminaires de toutes sortes... de lampes exotiques et de produits tout aussi exotiques pour les alimenter.

Après avoir passé trois ans à commercer avec ce monde, en y vivant cinquante jours sur cent, Laphorn jurait qu'il était en mesure de deviner la couleur d'une lumière par les follicules de sa peau, et d'en goûter la nature avec la langue. Il commençait à débloquer à propos de la recherche de la lumière parfaite, quand je me suis dit qu'il était temps de se rendre en d'autres pâturages. Laphorn était ainsi... impressionnable, sensible. Chaque monde le marquait de son empreinte. Moi, je suis différent. Je suis réaliste.

Une autre fois, nous avons travaillé – un certain temps – pour la grande bibliothèque de la Nouvelle-Alexandrie. Laphorn n'aimait pas cela, parce que cela se déroulait dans la roue interne... la grand-route de la civilisation stellaire. La Terre était trop éloignée des mondes riches pour demeurer le moyeu de l'existence humaine. La Nouvelle-Alexandrie, la Nouvelle-Rome, la Nouvelle-Israël et Penaflor étaient nos résidences parmi les étoiles. Tel était notre nouvel héritage, le foyer de notre avenir. Laphorn les détestait et aspirait aux côtes lointaines. Il aimait le contact d'un sol inconnu, la chaleur de soleils étrangers, l'amour de femmes différentes. Mais il y avait plus

d'argent à gagner, et bien plus facilement, dans le noyau, et il nous fallait mettre la *Mangeuse-de-Feu* à la casse avant qu'elle se bouffe elle-même avec son propre feu, et nous du même coup. D'où le boulot à la Nouvelle-Alexandrie.

On passa près de deux ans, aux ordres de la bibliothèque, à rechercher les connaissances et la littérature extraterrestres. Les livres que nous découvrions étaient rédigés en un millier de langues, dont beaucoup totalement inconnues, sauf des auteurs de ces divers ouvrages : Mais les problèmes de traduction n'étaient pas notre affaire. Nous repérions tout simplement les livres, nous les procurions, par des moyens honnêtes ou non, et les transportions jusqu'à la bibliothèque. Le boulot me plaisait, et Laphorn lui-même reconnaît que c'était agréable, du moins en partie... celle que nous passions sur des mondes inconnus. Et pourtant, chose curieuse, je pense que c'est le travail le plus dangereux que j'aie jamais accompli. J'ai appris que les extraterrestres (assez semblables en cela aux humains, j'imagine) sont tout à fait logiques lorsqu'il s'agit de questions importantes comme l'argent, mais sottement susceptibles à l'égard de certaines vécilles sans aucune utilité pour les hommes ou les bêtes.

Maintenant le ciel est devenu aussi noir que les montagnes. La plaine désertique est invisible. J'allume un feu. Sa clarté n'a pas beaucoup de chaleur.

Laphorn se serait plaint de sa triste couleur et de son odeur répugnante. Mais c'est tout ce que j'ai. Il y a encore à bord une réserve d'énergie, mais elle est destinée à une fin unique... entretenir le faible et certainement vain signal d'appel au secours qui représente mon seul espoir d'être un jour sauvé. Le signal n'a qu'une portée limitée et il y a peu de chances qu'un vaisseau passe à portée car je me trouve à la frange d'une nébuleuse sombre où aucun commandant sensé n'engagerait sa nef. Cependant le signal est mon seul lien avec l'univers par-delà la montagne et il mérite bien jusqu'aux dernières parcelles d'énergie de la *Javeline*.

Agités par les vents, les nuages de sable crissent sur les pentes plus basses. Le feu pétille. Le vent semble tourner volontairement de façon à me souffler la fumée dans les yeux, où que je me tienne assis. Un bien méchant vent que celui-là. Demain matin, la croix de Laphorn sera de nouveau renversée. Des papillons de nuit, attirés par la flamme, volettent en tous sens, projetant de brèves ombres sur la lueur que réfléchit la colonne de fumée.

Les étincelles qui jaillissent de mon feu me rappellent les étoiles. Je regrette de n'être pas un papillon de nuit pour m'envoler de ce petit monde et me retrouver parmi les étoiles. Le vent connaît mon pauvre rêve et s'en sert pour me provoquer. Il fait entendre son murmure à mes oreilles. C'est le vent

qui me ramène tous ces souvenirs d'autres mondes, d'autres temps... du moins indirectement... en me poussant à oublier sa présence et son insistance.

Après la Nouvelle-Alexandrie, quand on eut acquis un beau vaisseau tout neuf, je laissai Laphthorn nous mener à sa guise pour un temps. On se rendit à la Frange, au hasard, à la recherche de mondes nouveaux pour découvrir de nouveaux moyens de gagner de l'argent. Mais il n'y avait que peu ou pas de bénéfiques, peu ou pas de confort, et on n'en tira rien de bon. Laphthorn tomba amoureux au moins deux fois, mais rien ne durait jamais très longtemps avec lui, qu'il s'agît d'une femme ou d'un monde. Les événements laissaient leurs cicatrices et leurs souvenirs, mais rien n'occupait longtemps l'âme de Laphthorn.

On fit du commerce avec les Lakschmis, dont les adultes ressemblent à des mouches aux ailes d'or et les enfants naissent dans le sol comme des arbres, à partir d'œufs qui évoquent des racines noueuses. Les mâles n'ont d'existence que durant la phase végétative. Une génération d'adultes pollinise les fleurs femelles de la suivante et les pistils servent de chrysalides en portant les mouches femelles déjà gravides. Laphthorn lui-même ne voyait rien chez cette race qui pût toucher son cœur, bien que durant une période il eût manifesté une tendance à parler aux arbres. Et une ou deux fois je le vis contempler

les mouches dorées avec une expression de ravissement et de mystère dans les yeux.

Nous avons vécu avec les Maglianas à face de chien, dans leurs villages accrochés entre les cimes des arbres, véritable réseau de branches et de lianes haut suspendu au-dessus d'un marécage équatorial couvrant la moitié d'un monde.

Laphorn fut mordu par un serpent sur Varvarin, et en serait mort si les nomades du secteur ne lui avaient pas sauvé la vie en échange d'une de ses mains. Ils prirent la main, en firent dissoudre les chairs, puis relièrent les os entre eux avec du fil de cuivre. L'un d'eux la porta ensuite comme pendentif. Bien peu de ces nomades avaient deux mains, et presque tous en portaient une ou plusieurs, bien en évidence sur leurs personnes. Une main que l'on porte au cou ou à la taille ne vous volera pas, ne vous étranglera jamais. C'est particulièrement vrai lorsque l'on a des ennemis. Les nomades en avaient. Mais c'étaient des guérisseurs et ils guérèrent Laphorn. L'aide se paie toujours, et les règlements sont parfois insolites. Je parvins à conserver mes deux mains au bout des bras. Il le fallait. Un mécanicien peut s'en tirer avec une seule main, mais un pilote avec une seule main est totalement inutile.

Sur Bira, nous nous adonnâmes tous les deux au nectar des lis scorpions, ne poussant qu'à l'aube et disparaissant dès que le soleil surgissait au-dessus de

l'horizon. Mais le jour de ce monde durait deux années normales et l'aube s'étirait sans fin. Nous suivîmes le lever du soleil autour de la planète durant la moitié d'une année, puis arrivâmes au bord d'une mer infranchissable. Il n'y aurait plus de lis avant que l'aube ait atteint le rivage opposé. Des centaines d'indigènes avaient également entrepris le voyage extatique et plus de la moitié d'entre eux moururent dans les affres du manque. Ceux qui survécurent entamèrent le trajet du retour, pour attendre de nouveau le soleil. C'était une race maigre, malade, mais Laphorn et moi avions l'estomac plus solide et l'esprit plus évolué. Nous n'allâmes pas plus loin que notre nef, et décollâmes pour une côte différente.

Laphorn lui-même ne réussit pas vraiment à trouver ce qu'il voulait, durant toutes ces années passées à la frange de la galaxie. Son désir de nouveauté, dans les idées autant que dans les expériences, n'était jamais satisfait. Il paraissait doué d'une infinie capacité de changement. Tout venait ajouter une facette nouvelle à sa personnalité. Jamais il n'était rassasié, jamais épuisé. Je pense qu'il avait presque découvert le secret de la jeunesse éternelle. Il était encore vigoureux et en bonne santé quand il périt, manipulant délicatement les machines de la *Javeline* à bout de souffle, alors que je me retrouvais indemne aux commandes. Quand un vaisseau s'écrase, c'est en général la faute du pilote, mais c'est

toujours le mécanicien qui encaisse.

Pendant tout ce temps, rien n'avait fait impression sur moi. Peut-être possédais-je le secret de la vieillesse éternelle. Les mondes des étoiles n'avaient rien à m'apprendre. Ils n'avaient pas le pouvoir de me modifier. Laphorn prétendait que je n'avais pas d'âme. J'imagine que nous étions on ne peut plus mal assortis. En réalité, il n'y avait jamais eu de réelle harmonie dans notre association. Nous travaillions ensemble tout simplement parce que nous avions commencé ensemble et que ni l'un ni l'autre ne pouvait se permettre d'abandonner la partie. Je pense que Laphorn était assez rêveur pour ne jamais se préoccuper de qui pilotait le vaisseau, car tout ce qui comptait pour lui, c'était où nous allions et où nous étions déjà allés. Et je me fichais pas mal de qui était en bas tant que le mécanisme propulseur ne me lâchait pas.

Mais tout ce que nous avaient rapporté ces années de courses en bordure de la galaxie, c'était une réputation. Les chargements que nous transportions ne nous avaient jamais apporté la fortune, mais ils soulevaient des rumeurs. Nos propres aventures, quand nous les racontions, étaient assez impressionnantes et véridiques, confirmées ultérieurement par d'autres spationautes, et, en conséquence, les gens y croyaient. Laphorn aimait que l'on parle de nous.

Le feu se meurt. Temps de me coucher. J'aurais

aimé pour une fois m'endormir sans souffrir de la faim. Mais c'est tous les soirs que je le souhaite. Il ne pousse pas grand-chose de comestible dans la montagne, et ce qui vit dans le désert ne vaut pas mieux. Les provisions de bord, le gruau du grand espace, se sont épuisés depuis quelque temps déjà. Mais j'arrive à ne pas mourir de faim. Je mâchonne des feuilles, je prends au piège un genre de souris, et je continue à exister. Mais la faim ne me quitte pas. Peut-être devrais-je être heureux de ne pas m'être déjà empoisonné. Ce monde me permet de vivre ainsi. Tout juste. Je ne suis pas désiré, mais toléré, parce que je ne cause pas trop de perturbations. Mais ce monde n'aurait peut-être pas aimé Laphorn. Et bien sûr, il y a *le vent*, qui cherche quelqu'un avec qui causer, un souvenir à remuer, un esprit à envahir.

Je ne crois pas que la démence m'envahisse. On dit que la solitude rend fou, et tout autre homme commencerait à se faire de la mousse en entendant le vent lui parler. Pas moi. Laphorn prétendait que je n'avais pas d'âme. Il est impossible que je perde la tête. Je suis réaliste. Je suis bien obligé de me supporter, tel quel, avec la santé mentale qui est la mienne. J'entends causer le vent, donc le vent cause. Pas de discussion, pas de souci, je ne réponds pas. J'écoute, sans réagir. Rien de ce que peut me faire ce monde ne m'arrachera une réaction. Je ne cède pas aux mondes non terrestres. Je ne cède qu'à

moimême. Rien de ce qu'il y a ici ne m'atteint.

Après la Frange, j'ai voulu revenir sur les marchés de toute première importance, à la recherche du coup fumant. Les armes, les produits de beauté, la bijouterie, la drogue, tout cela représentait un commerce actif, avec une demande soutenue et un approvisionnement irrégulier. Partout où règne la mode, et non la nécessité, il existe un marché favorable aux trafiquants... et cela couvre les armements aussi bien que la bijouterie et la construction. Je calculais que nous avions la possibilité de choisir le domaine le plus avantageux et j'avais raison, mais le temps avait coulé pendant que nous restions aux frontières avec les ratés, et nous avons manqué les débouchés : impossible d'obtenir de bons prix, avec les quantités d'intermédiaires dont les hordes envahissaient le monde stellaire, citant les lois de la Nouvelle-Rome et les décrets de l'endroit où ils se trouvaient, sans jamais ôter la main de la crosse de leur pistolet. C'était suffisant pour fatiguer de la vie n'importe qui se trouvait dans le cercle intérieur. Je commençais à comprendre le dégoût de Laphorn pour le mode de vie des humains.

On a tenu le coup un bout de temps parce que je croyais que l'aptitude de Laphorn à dénicher les plus belles pierres, les drogues les plus attachantes, nous sortirait de là. Mais cela ne marchait pas. Les petites gens prenaient un malin plaisir à nous voler et à nous

faire chanter parce que nous étions trop connus. Les autres trafiquants racontaient des histoires. Pour eux, nous étions les plus malins. Mais nous ne savions pas combattre les organisations. Nous n'avions pas les qualités requises pour résoudre les problèmes de cet ordre. Pas d'autre moyen de nous en tirer que de reprendre le petit commerce, de planète étrangère à monde différent. Naturellement, Laphorn ne s'en plaignait pas, et mon chagrin venait plus des mauvaises pratiques du monde en général que de notre propre insignifiant apport à la condition humaine.

On finit donc par s'établir sur l'autre bord de la Frange, aidant à reculer encore les frontières spatiales. Dès le début, le travail à la périphérie de l'univers avait été un fardeau que je n'avais supporté que pour Laphorn, et la civilisation une peine qu'il n'avait toléré qu'à cause de moi. Nous avons pris tour à tour les décisions, chacun de nous protestant contre la volonté de l'autre, accumulant les ressentiments et la résolution de jouer de nouveau à pile ou face. Et puis, vers la fin, nous avons cessé de nous disputer, nous laissant dériver au hasard.

À mon sens, nous n'avons jamais été heureux, ni l'un ni l'autre. Les rêves de Laphorn étaient irréalisables... il ne pouvait jamais les faire aboutir à une conclusion pratique. Il les suivait certes plus loin en ma compagnie qu'il n'eût pu le faire avec quelqu'un

d'autre, mais je restais incapable de lui trouver une destination définitive. Et d'ailleurs, je ne me serais jamais senti heureux nulle part, dans aucune condition. Ma nature n'a rien d'heureux. Laphorn disait bien que je n'avais pas d'âme.

Beaucoup d'hommes de l'espace sont comme moi. Des hommes froids, sans émotions, qui ne sont les héritiers d'aucune partie des mondes ni des gens qu'ils rencontrent. Il existe bien quelques faux Laphorn, aussi vulnérables que lui, mais ne possédant pas ses inépuisables ressources... et, un jour ou l'autre, ils s'installent quelque part. Et ils sont pris au piège, si ce n'est pas par un monde, c'est par le suivant. Seul Laphorn a tenu le coup jusqu'au bout. La plupart des hommes qui vivent assez longtemps parmi les étoiles pour s'écraser sur quelque monde ridicule et abandonné comme celui-ci sont de ma race... de l'espèce trimardeur spatial, loup solitaire, homme au cœur de pierre, homme sans âme.

Je dors dans le poste des commandes, parce que ma couchette est à la verticale et que le poste est le seul local assez grand pour que sa paroi fasse office de plancher et vice-versa. La vieille *Mangeuse-de-Feu* n'était pas si exigüë, même si la *Javeline* était un meilleur vaisseau à beaucoup de points de vue. Au fait, est-ce vrai ? Après tout, la *Mangeuse-de-Feu* ne s'est jamais écrasée au sol !

Même ici, à l'intérieur, la voix du vent arrive à me

dénicher. Il n'y a pas de porte pour l'en empêcher, et, s'il y en avait une, la voix se fraierait tout de même un passage. J'ai du mal à m'endormir, mais ce n'est pas entièrement la faute du vent. C'est la faim et l'absence de mesure du temps. Je dormirais sans arrêt si je le pouvais mais je suis bien trop vite saturé de repos, et le sommeil ne vient jamais facilement quand vous êtes déjà plus que reposé.

Quand je me laisse aller à la rêverie, attendant le sommeil qui me fuit, je pense à des gens.

Il y avait Hérault, sur la Terre, avant que nous ayons, Laphorn et moi conclu notre invraisemblable alliance, achetant la *Mangeuse-de-Feu* grâce à nos fonds réunis. J'étais alors très jeune et Hérault était vieux. Il doit être mort à présent. Il y avait sept ans que je n'étais pas retourné sur la planète-mère pour le voir. Laphorn avait, une ou deux fois auparavant, cédé à ma prière, et j'avais pu me poser sur la Terre ; mais il la détestait comme un poison et je l'avais à mon tour contenté en divorçant d'avec la planète, tout comme lui. Pourtant Laphorn lui-même avait eu de l'amitié pour Hérault. Celui-ci avait été un bon patron et m'avait enseigné bien des choses sur les spatonefs et sur les hommes de l'espace. J'appris ainsi à piloter la *Mangeuse-de-Feu* au pifomètre – à utiliser son réseau sondeur comme s'il eût constitué mes propres yeux et mon propre corps – mais c'est Hérault qui m'a insufflé ce sens particulier ; sachant

comment on l'acquiert, il a fait en sorte que je le possède bien. On ne vole plus ainsi de nos jours parce que l'on ne croit plus que ce soit nécessaire. Les écoles inculquent à leurs élèves la confiance dans leurs machines et ne leur demandent pas d'en faire partie intégrante. Cela marche... en espace libre, sur les routes jalonnées. Mais pas à la frange extérieure, ni dans la majeure partie de la galaxie. Voilà pourquoi la civilisation a conquis le cercle intérieur, mais non la masse de la galaxie.

Hérault enseigna également la mécanique à Laphorn. Un éliminateur dimensionnel est en principe facile à manœuvrer, mais Hérault ne permit pas à Laphorn de croire qu'il pouvait partir sans savoir absolument tout ce qu'il y avait à savoir. Sans Hérault, nous n'aurions jamais pris l'espace. Sans Hérault, nous n'aurions pas duré aussi longtemps que nous l'avons fait. Nous ne nous serions sûrement pas posés sur ce caillou misérable en bordure du néant. J'éprouve pour Hérault une grande reconnaissance pour tout ce qu'il a fait et tenté de faire. Je suis navré que cela se soit terminé ainsi, et Hérault le serait aussi s'il savait.

D'autres gens.

Il y avait sur Peniel une fille nommée Myane. Sur Rocholt, c'était Dorcas. Joan sur Alhagayel. Sur Doreniken, Ophinia. Une liste fort courte. Une liste qui n'a plus aucune importance. Il n'y en a pas

d'autres qui vaillent que je m'en souviene, et même celles-là ne sont pas au nombre de mes souvenirs les plus chers. Je pourrais les oublier sans peine. Laphorn s'en serait rappelé une cinquantaine, avec leur odeur et leur saveur personnelles. Il aurait su se régaler de la précision de l'image qu'il en avait gardée. Mais pour moi, elles n'avaient pas eu assez d'importance.

Alachakh était mon ami. Un trafiquant de Khormon. Je lui avais sauvé la vie sur Veneto. Il avait sauvé celle de Laphorn sur Beckhofen. Et Laphorn m'avait également sauvé sur San Calogero. Je ne suis pas certain que les faits se soient déroulés dans cet ordre. Nous étions souvent ensemble, Alachakh et moi. Non pas que nous eussions navigué de conserve, ou pourchassé les mêmes chargements, mais parce que nous pensions de façon identique. Alachakh et son mécanicien, Cuvio, étaient une réplique du couple que nous formions, Laphorn et moi. Leur vaisseau, l'*Hymnia*, était un bâtiment élancé de Khormon. J'avais acheté la *Javeline* parce qu'elle était ce qui ressemblait le plus à l'*Hymnia* dans la production humaine. Alachakh est l'un des rares hommes que j'aie aimés, et un des rares pour lesquels Laphorn ait éprouvé du respect. Même les trimardeurs ont de temps à autre besoin de causer entre eux. Même eux doivent éprouver des sentiments amicaux envers quelqu'un, connaître quelqu'un pour

qui ils soient capables d'un effort, sur qui ils puissent compter quand ils ont besoin d'aide.

Voilà que je suis réveillé alors que je ne le devrais pas. C'est encore la nuit et je n'ai aucun droit de m'éveiller au milieu de la nuit. Est-ce quelque chose qui m'a alarmé ? Peut-être la croix de Laphorn une fois de plus renversée ? Le vent est ici, il s'attaque à mon visage, me passe ses doigts glacés sur les paupières. Je refuse de l'écouter. Je n'ai qu'un désir, me replonger dans le sommeil.

— *Il faut que tu écoutes*, me dit-il. *Je suis en mesure de t'atteindre, et tu le sais. Je peux te toucher en tout endroit qu'il me plaît. Je suis entré jusqu'au fond de toi.*

— Ce n'est pas vrai. Rien ne m'entame jamais. Il n'est pas un monde inconnu, un être d'ailleurs, un sentiment insolite qui puisse laisser une trace dans mon esprit.

— *Moi, je le peux.*

Ai-je vraiment entendu quelque chose ? Vais-je me lever pour un tour d'inspection ? Peut-être un animal ou un insecte ? C'est sans doute cela. Maintenant, plus rien.

— *Je ne suis pas parti*, m'affirme le vent dans un murmure. *Je suis avec toi en ce moment. Je savais que tu serais forcé de me laisser entrer, et tu as cédé. Je ne suis plus du vent. Je suis une voix dans ta tête. Je suis ici tout entier. Tu ne pourras plus*

m'échapper désormais, même si tu retournes effectivement vers les étoiles. Je fais maintenant partie de toi, totalement intégré à ton esprit. Tu n'arriveras jamais plus à te libérer de moi.

Je vais me rendormir.

Des gens.

Benwyn, Quivira, Emerich, Rothgar. Rothgar, par exemple... Cela vaut la peine de penser un moment à Rothgar. Facile de se le rappeler. Dans sa frêle carcasse, il se prenait pour un très grand bonhomme. Un sacré buveur. Il représentait une source de difficultés certaines pour les vaisseaux à bord desquels il embarquait, parce que bien peu de capitaines parvenaient à le mettre à la raison, et que moins encore pouvaient tout simplement le supporter. Il connaissait tous les types de machines et avait dû s'en occuper sur plus de cent vaisseaux... des grands pour les passagers, des caboteurs, des navettes, des patrouilleurs, même des dragueurs de Khormon et des nefs de Galacelle. Un génie à sa manière. Mais à quoi sert d'avoir du génie s'il l'on n'a pas le caractère voulu pour le mettre en œuvre ? Un pilote n'aurait pu souhaiter meilleur mécanicien. Il donnait de la puissance quand il le fallait, de la poussée à la demande, et forçait la machine à faire l'impossible pour vous tirer d'un mauvais pas. Et il était cependant condamné à passer la moitié de sa vie en clochard, à quémander du boulot autour des spatioports.

Toutefois, il conservait son indépendance. Personne n'était le maître de Rothgar, sauf pour une courte durée. Il n'avait peur de personne. Personne ne pouvait le contraindre à agir contre son gré. Il était l'homme le plus inflexible que j'aie jamais connu.

Des lieux.

Un million de lieux. De petits bouts de vastes mondes. Des instants isolés en des endroits inattendus. Un jour plus tard, choisissant ma route dans la galaxie, un jour plus tard, me posant sur un monde, je voyais tout cela sous un angle différent. Il y aurait d'autres moments, des petits morceaux différents des mêmes mondes. Personne ne parvient à *connaître* les mondes galactiques, quelle que soit la quantité que l'on en absorbe. Ils vous touchent, mais seulement du bout des doigts. Vous avez affaire à de minuscules fragments, non à des entités complètes. Et moi, j'étais le moins touché de tous. J'ai des souvenirs, certes, mais pâlis, effacés comme de vieilles photos. Irréels, les souvenirs de Laphorn brillaient comme des étoiles blanches – il les tirait constamment de son sac pour les astiquer au cas où il aurait eu besoin de l'un d'eux de toute urgence. Chacun d'eux était un joyau... une lumière vivante. Quel avait dû être l'état d'âme de Laphorn ? Voir si lucidement, sentir si profondément...

Je me demandais si c'était une tragédie d'avoir survécu à Laphorn. Le vaisseau aurait-il dû piquer

du nez dans le sol au lieu de s'abattre sur le flanc ? La machine démolie l'aurait-elle tué de toute façon ? Étais-je responsable de la mort de Laphorn ? Aurais-je pu me poser en catastrophe de telle sorte qu'il pût survivre, même si j'avais dû moi-même en mourir ? L'aurais-je dû, si j'avais pu ?

Mais Laphorn, avec le temps, aurait de toute façon fini par mourir ici. Il se serait vidé dans cette misère morne et perpétuelle. Il *avait besoin* du stimulant des mondes dont il tentait de s'assimiler l'essence. Il lui fallait une lumière d'une espèce particulière. Pour lui, ce monde-ci fût très rapidement devenu la nuit sans bornes. Peut-être cela se passerait-il ainsi pour moi également... L'ennui mortel, la mort, à cause d'une présence constante et effarante.

De nouveau le vent.

Je t'en prie, va-t-en et laisse-moi dormir. Il est tellement insistant cette nuit ! Comme s'il voulait me faire comprendre quelque chose. Peut-être m'atteint-il vraiment, après tout. Peut-être s'est-il emparé de mon esprit. Personne ne peut résister indéfiniment à une telle insistance. Peut-être que je finirai moi-même par céder.

— *Il n'est pas question de céder. Je suis avec toi, mais j'existe. C'est dans un monde réel que nous sommes.*

— Possible, l'ami. Maintenant que tu es ici, je devrais peut-être accepter la situation. Mais tu ne

m'as pas tellement bien traité.

— *Il fallait bien trouver le moyen d'entrer*, répond le vent. *Ce n'est jamais facile.*

Quelquefois, je jurerais qu'il comprend la moindre de mes pensées. Intelligent, ce vent. Instruit. Mais qui a besoin de mon attention, comme un petit enfant. Et pourquoi ? Pourquoi veux-tu faire partie de *moi* ? Pourquoi désires-tu vivre dans *mon* esprit ?

— *Tu m'es nécessaire. Il me faut un endroit où exister. Il me faut quelqu'un pour me contenir. Il me faut un hôte.*

— Tu t'es trouvé perdu ici, toi aussi, j'imagine ?

— *Oui.*

— Comment cela ?

— *D'autres sont morts ici.*

— Pas des humains. Ce monde ne figure pas sur mes cartes. Pas encore découvert, pas encore exploré. Nous sommes au bord même du Courant d'Alcyon. Un mauvais coin. C'est sans doute le Courant qui nous a abattus. Des radiations ou des distorsions, et il y a beaucoup des unes et des autres ici. Mais aucun vaisseau humain n'a jamais tenté de dresser la carte du Courant. Si tu es venu ici à bord d'une nef, elle était d'un monde étranger.

— *En effet*, avoue le vent.

Je me rends finalement compte que je ne suis pas seul, que cette voix est celle d'une autre créature intelligente. Ce n'est pas du tout le vent... pas

réellement. C'est un parasite mental extraterrestre, et j'en suis le nouvel hôte. Je ne sais si je dois m'en réjouir ou m'en lamenter.

— Je pensais que tu ne voulais pas de moi ici. Je croyais que tu abattais volontairement et sans cesse la croix de Laphorn.

— *Il fallait que j'entre en toi, explique le vent. Il fallait que tu prennes conscience de moi.*

— Et qu'es-tu à présent, maintenant que tu es en moi ? Serais-tu cette âme dont Laphorn prétendait que j'étais dépourvu ? Es-tu la voix de ma conscience ? Qu'es-tu donc, vent inconnu ? De quoi es-tu fait ?

— *Je suis fait de toi. Je suis toi. Mais je ne te dérangerai pas. Je causerai peut-être avec toi... Je t'aiderai si je le peux. Mais je ne te causerai aucune difficulté.*

— Et si je te rejetais ?

— *Tu ne peux pas me rejeter. Je te le dis au cas où tu te révélerais récalcitrant. Je dois désormais vivre avec toi, et toi avec moi.*

— Le matin approche. Le soleil va paraître. Malgré le manque de sommeil, je ne me sens pas fatigué. Je crois que je vais me lever et sortir.

Je me sens mieux que depuis longtemps, sans savoir pourquoi. Chose curieuse, ce n'est pas que le vent ait dressé un mur entre la solitude et moi. À dire vrai, je me fiche pas mal du vent. Peut-être

m'embêtera-t-il, peut-être pas. Il est ici maintenant, et je n'y peux rien. Mais je n'ai nul *besoin* du vent. Je ne suis pas Laphorn. Je me suffis à moi-même.

Le matin est rouge, brillant. Le soleil étincelle avec une certaine timidité. Un ciel d'argent au lieu d'un ciel gris. Mais les pentes noires sont toujours aussi mornes. Rien ne les modifie. Quelques petites écharpes de nuages errent de l'est à l'ouest. Et un objet étincelant, comme une petite étoile, arrive vers moi.

C'est un vaisseau.

Je sais maintenant ce qui m'a éveillé dans la nuit. C'était la nef qui passait en cherchant à repérer le point d'émission de mon signal. Et à présent, les voici, ils descendent vers la plaine. Je suis libre.

— Je pars avec toi. Pour la vie.

Je m'en fous. Je rentre chez moi.

Avant, je vais redresser la croix qui marque la tombe de Laphorn.

(...)